

Port Hedland

*par Grégory
le 28 septembre 2012*

J'ai toujours un mal fou à comprendre ce que baragouinent les Aussies. Au téléphone pour acheter une voiture, je me contente de poser les questions auxquelles ils puissent répondre par *oui* ou par *non*. Dès qu'une autre phrase s'intercale, la conversation s'écroule. Mon genou plie presque correctement et les douleurs sont supportables. Je me sens prêt à partir travailler dans les mines, tandis qu'Alex préfère attendre qu'Arnaud arrive à Perth pour monter avec lui. Je ne veux pas perdre de temps ici et décide donc de bouger seul à bord d'une vieille Toyota Camry que j'équipe d'un bidon d'essence et de dix litres d'eau pour m'enfoncer à l'intérieur des terres en direction de Port Hedland. Deux cents kilomètres après Perth, je ne capte déjà plus aucune radio et commence à chanter tout mon répertoire pour passer le temps. Le désert s'est installé tout autour de moi et après 600 km, je fais le plein à Mont Magnet, une ancienne ville de la ruée vers l'or du XIX^e siècle qui comprend aujourd'hui 400 indémodables décidés à croupir dans ce trou. Le soir tombe et je n'ai pas encore envie d'être l'auteur d'une décapitation de vache. Je m'arrête donc dans un petit chemin de sable, parque la voiture, et y passe la nuit avant de reprendre la route à l'aube.

Des heures durant, je ne fais que rouler. J'ai depuis longtemps épuisé mon stock de chansons et le moteur est devenu mon seul compagnon. La *highway* n°95 est droite, plate, où la seule vie que l'on croise est souvent écrasée au bord de la route. Je passe devant le petit amas d'habitations de Meekatharra, ça fait peur. Je me demande bien ce que je fous ici tout seul. Parfois un énorme chargement qui prend les deux voies m'oblige à me déporter sur l'accotement et casse mon ennuyeuse routine. L'avantage de l'absence de trafic est que je peux aisément calculer le temps qui me reste. J'approche de ma destination en fin d'après-midi après plus de mille kilomètres parcourus dans la journée. Comme la veille, ma vieille Camry et moi dormons cachés dans un coin de désert à l'abri des Rangers. Deux semaines après mon dernier passage, je reviens à Port Hedland avec un peu de mélancolie et surtout plein d'espoirs.

Je commence d'abord par prendre mes marques, découvrir un peu à quoi ressemble la ville : c'est laid, sableux, sans verdure. En dehors de quelques bâtiments publics en dur, la plupart des baraques du comté sont là aussi faites de tôles ondulées, puisque la ressource principale de la région est le minerai de fer, dont le port exporte un record de 200 millions de tonnes par an.⁴ La ville est séparée en trois parties : Port Hedland au nord (industrielle et résidentielle), South Hedland quinze kilomètres au sud (presque exclusivement résidentielle) et Wedgefield entre les deux (uniquement industrielle). Et pas une pour rattraper l'autre. Sur la route du port, un gigantesque tas de sel surplombe des étendues de marais salants avant d'arriver devant les installations de BHP Billiton⁵, où les grues trient des montagnes de minerai arrivant par train de 250 wagons toutes les demi-heures.

Après un décrassage aux toilettes du centre commercial, je fais le tour des agences intérimaires. Tous me préviennent que c'est assez calme en ce moment, mais si j'arrivais à trouver du boulot en France, j'en trouverai bien ici. Le jour suivant une nouvelle nuit sous le ciel étoilé du désert, je distribue une centaine de CV dans Wedgefield et un Australien me rappelle une heure après. Je ne comprends rien à ce qu'il raconte au téléphone et lui rends immédiatement visite pour lui parler en face-à-face. Le type a un magasin d'outillage et veut que je construisse des appartements avec un autre ouvrier à lui. Il m'offre le logement et 20\$/h, 11 heures par jour, 7j/7.

Je comprends rapidement que c'est un con autoritaire et sais que je peux avoir plus ailleurs, mais ça fera bien l'affaire en attendant qu'Alex arrive d'ici une semaine. Seulement, le frerot a entre-temps décidé de prolonger son séjour à Perth et je me retrouve seul là-haut à bosser chez un type qui règne sur sa propriété comme un despote. Il vient dix fois par jour me dire comment percer, visser, balayer, de quelle main tenir mon pinceau, et comment tirer la chasse d'eau. Pas moyen de discuter, c'est son pinceau, son tournevis, sa chasse d'eau, et il faut les utiliser comme il l'entend. On en est arrivé à se prendre le chou car je n'avais pas fermé mon jambon hermétiquement dans le frigo. J'allais les empoisonner ! Pas la peine de faire 1m90 et de se coller des tatouages partout sur les biceps si c'est pour avoir les miquettes devant une tranche de

⁴ Ce qui en fait le plus gros port en tonnage d'Australie.

⁵ Le plus grand groupe minier au monde.

jambon. Surtout quand leur déjeuner est composé de confiture de cornichons jaune fluo sur une tranche de pain de mie. C'est pas du poison, ça ?

Je ne fais que bosser pendant des semaines, sans même pouvoir mettre un pied dehors à cause des horaires extensibles et du molosse enragé qui surveille la propriété la nuit. Je vis enfermé entre les combles du chantier et un demi-bungalow, heureusement climatisé. Dans le même temps, je n'ai jamais gagné autant d'argent, mais je finis par démissionner une dizaine de jours avant un Noël que je devais passer seul dans ma chambre.

Un peu plus riche de quelques milliers de dollars et d'une chaleur atteignant désormais les 45°C à l'ombre pour un taux d'humidité de 70%, je me retrouve au point de départ. *Que faire ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Qui me ramène ?* On trouve très peu de boulot à cette période de l'année, et je n'ai aucune envie de rester dans ce bled de merde une nuit de plus. Il est 18h, tant pis, j'entame les 1600 km de route ce soir. Je sais que la batterie de ma voiture n'est pas au mieux de sa forme mais je viens de la recharger chez l'autre con et la voiture démarre. Elle rechargera bien en roulant. Dans un état d'excitation qui me tient tout éveillé, j'alterne entre le bonheur d'avoir pris cette décision et l'énervement de ne pas avoir su trouver un poste correct. Je m'en veux. Je reviendrai.

La route est droite mais je crains de taper une bestiole, alors je me cantonne à 80 km/h. À minuit, j'ai parcouru 500 km et arrive à Newman, une autre ville minière sans intérêt. Je fais le plein et redém... tac tac tac tac tac. Tac tac tac tac tac. La batterie est nase. Le pompiste m'indique que si je veux dormir sur place, je dois payer une chambre à 200\$, l'immense parking désert de la station-service étant inenvisageable pour des *raisons de sécurité*. Comportement typique de beaucoup d'Australiens, je commence à bien cerner l'état d'esprit du coin. Dépanné par un client, je m'enfuis dans le désert loin de ce con. Ma batterie est morte, et je dois faire la route sans m'arrêter. Dans la monotonie de la nuit, je manque de peu d'emplâtrer une vache avec un écart réflexe qui me sauve d'un beau pétrin : au milieu de nulle part avec une voiture pleine à craquer⁶, mieux vaut ne pas cartonner.

⁶ Je transporte entre autres, mon vélo et le reste de mes affaires.

L'incident m'a redonné un bon coup d'adrénaline mais la fatigue revient encore et toujours me plomber. Après un ou deux écarts non maîtrisés à l'aube, je décide de faire une courte sieste, sans arrêter le moteur, puis, en prenant un rythme d'une demi-heure de repos toutes les quatre heures, je rallie Perth un peu avant 16h, moins de 22 heures après mon départ de South Hedland. Après deux mois de taule, je retrouve Alex et Arnaud serveurs dans un restaurant sur les hauteurs de la ville, et accompagnés d'une bande d'excités qui logent tous dans une auberge très sale et gérée par un faux dévot assez risible. Stéphane, la quarantaine, est sous ses airs de catholique pratiquant, un pervers égocentrique qui cherche à se taper les petites Asiatiques qui passent dans son auberge. Régulièrement, on l'entend en aborder une en discutant de religion, avant que celle-ci ne vienne nous confier un peu plus tard qu'il lui a fait des avances. Son cinéma le jour de Noël à chanter des cantiques avec une chorale de petits Jaunes n'a trompé personne.

C'est alors que Migre nous a rejoints. Le pote à notre cousin Charly rencontré dans le désert vers Darwin, revenait juste d'un séjour en Thaïlande quand je lui ai proposé d'associer nos énergies dans un grand élan de conneries. Je ne crains pas de dire aujourd'hui qu'est née ce jour-là une grande amitié. Après un nouvel an passé sur la plage de Margaret River et la perte de ma Camry sur panne moteur au cours d'une petite virée dans le sud, nous sommes rejoints mi-janvier par Victor, une connaissance du village de Migre qui s'est lui aussi paumé dans les terres australes. Après quelques tergiversations des uns et des autres, Migre, Alex, Victor et moi convenons de tous remonter fin janvier conquérir la ville de Port Hedland pour y "faire fortune". Nous avons une semaine pour obtenir nos permis mini-pelle et bobcat, et racheter une paire de voitures. Voir mon frère infographiste conduire une mini-pelle, ça n'a pas de prix !

En file indienne dans le désert, je n'ai besoin de guider personne pour filer sur les 1600 km d'ennui et de chaleur que je connais bien. Le 30 janvier au matin, quatre Français de plus débarquent enjoués au cœur du Pilbara⁷ sous une température frôlant les 50°C et 90% d'humidité. Le premier challenge est de trouver un endroit où dormir car ici aussi les Rangers ont l'habitude de déloger les backpackers en les alignant à coup d'amendes salées. Pour débiter, nous nous rendons au camping, où nos trois tentes sont montées

⁷ Grand comme la France, le Pilbara est une des neuf régions d'Australie-Occidentale.

sur un coin de sable, en plein soleil, et pour 15\$ par personne. À comparer avec le bungalow à 300\$ la nuit. Et si dormir sous la tente par ces températures est un challenge, nous profitons au moins de la piscine, qui sans être franchement rafraîchissante, permet de ne pas dessécher sur place.

Répartis par équipe de deux, nous faisons régulièrement le tour des agences intérim qui demandent très vite à ne plus voir nos têtes le lendemain. Dans le même temps, le camping refuse que nous restions plus de trois jours chez eux parce que *c'est la loi* ! Et nous installons notre nouveau camp de base à l'entrée du *bunker*, un hangar abandonné à l'extérieur de la ville. Nos journées sont rythmées par un réveil aux premiers rayons du soleil, une douche à Pretty Pool, le tour des agences et dépôt de CV dans les entreprises, barbecue et baignade, Monopoly au soleil pour tuer l'après-midi, puis retour dans le bush pour la nuit. Le tout dans une chaleur étouffante.

Pretty Pool est un bassin naturel que la marée remplit et vide à sa sauce. De petits requins sont parfois piégés dedans et des crocodiles ont été aperçus à plusieurs reprises. C'est pourtant l'endroit le plus sûr pour se baigner dans la région, mais l'eau y est souvent plus chaude qu'à l'extérieur. Le jour, il faut se battre avec les mouches débiles du désert, et la nuit avec les moustiques pendant que nous suons à grosses gouttes sous les tentes.

D'habitude, on arrive plus ou moins à se faire à une vie sans domicile mais ici, tout est plus compliqué, plus lourd. Les finances commencent aussi à rapidement tomber alors que les Australiens nous font miroiter un boulot qui ne vient jamais. Il ne se passe pas trois jours sans qu'on nous promette un job dans les 48h avant de faire le mort. Dans un bled composé à 95% de gros bourrins tatoués, personne n'ose se dire la vérité. Nous savons désormais plus que quiconque que la parole d'un local ne vaut rien. Dans cette situation déjà assez tendue arrive Florian, un cinquième larron que nous avons rencontré à Perth. Alex avait tenté de le dissuader de monter, mais sa volonté a pris le dessus et nous voici désormais cinq clodos à sillonner les rues à la recherche du Graal.

Un jour, un Français dans le supermarché me rencarde sur un camp un peu spécial tout près du bunker où se louent des caravanes climatisées à 150\$ la semaine par personne, un prix inespéré dans

un coin où le moindre logement coûte près de 400\$. Dans une propriété remplie de caravanes, carcasses de voitures, bouts de ferraille, tuyaux, tonneaux, et déchets en tous genres, le proprio du camp, un vieux torse nu à la grande barbiche blanche s'approche accompagné de son beau dogue allemand noir, un mètre au garrot. Cliff est encore pire à comprendre que tous les autres. Son accent du bush mixé avec ses ascendances irlandaises est effroyable. Mais c'est une crème sous ses airs de gros dur. En l'absence de caravanes libres, il nous invite à installer nos tentes chez lui et à profiter de la salle de bains collective gratuitement. Voici la première personne à nous aider de façon désintéressée dans ce trou !

Le Speedway

*par Alexandre
le 4 février 2013*

Aucune caravane n'est libre lorsque nous débarquons au camp, surnommé le Speedway à cause de la piste de course adjacente du même nom, et nous nous retrouvons de nouveau à dormir sous les tentes avec au moins un accès à des douches salutaires. Dans les agences intérim, entreprises et chantiers de construction, la sempiternelle réponse résonne dans nos caboches : *“C'est calme en ce moment, mais revenez la semaine prochaine ça va reprendre”*. Et nous revenons chaque jour bien décidés à les rendre dingues.

Le reste de la journée, nous restons à proximité de la glacière dont nous changeons les glaçons quotidiennement, cachés du soleil cuisant par l'ombre d'un bungalow. Pas de caravane, pas de climatisation, pas de répit. Nous passons toutes nos nuits sous la tente, transpirant à grosses gouttes pendant notre sommeil, jusqu'à ce qu'un cyclone de catégorie 5, s'annonce fin février au large de la côte. Catégorie 5 c'est l'équivalent du 8-9 en terme de séisme sur l'échelle de Richter. À cette puissance, le cyclone est capable d'arracher des toits, détruire des maisons complètes et produire des pluies torrentielles et des vents à plus de 250 km/h. Nous avons une petite semaine avant qu'il ne touche la côte et entreprenons de nous installer dans un container rouillé avec l'autorisation de Cliff qui nous laisse décharger le bordel qu'il y a à l'intérieur pour aménager un refuge de misère.

Pendant la semaine de préparation, nous suivons depuis nos téléphones l'avancée de la dépression climatique surnommée Rusty. Notre container peut apparemment s'envoler si le cyclone ne faiblit pas et nous percute de plein fouet. Tout le monde au camp s'affaire à arrimer les caravanes et bungalows au sol pendant que nous contemplons les trous de rouille du plafond, bien conscients que nous risquons de passer plusieurs jours très merdiques. Étant donné que nous sommes posés à même le sol et qu'il peut y avoir une crue d'un demi-mètre en cas de pluie torrentielle, nous avons la certitude de finir trempés.

Face à notre entêtement à ne pas vouloir nous réfugier dans le foyer communal avec tous les Aborigènes de la région, Cliff et Simon nous

installent finalement dans un des bungalows inoccupés de Simon, un taré notoire du campement. Rusty décide finalement de dévier avant de toucher la côte et s'échoue à Pardoo à 120 km. Les dégâts sont limités mais coûtent quand même la bagatelle d'un demi-milliard de dollars aux compagnies minières dont l'activité est en arrêt forcé pour deux semaines, ce qui repousse d'autant de temps notre recherche d'emploi.

Notre nouveau toit est confortable mais avoir Simon comme voisin et proprio est un stress permanent. Alors nous achetons aussi rapidement que possible une grande caravane à 6000\$ pour y vivre tous les trois, Migre, Greg et moi, empruntant de l'argent par-ci par-là pour combler les manques de trésorerie. Les comptes en banque sont à zéro, mais nous avons l'air conditionné. Entre-temps, Florian, avec qui nous sommes depuis devenus très bons amis s'est également acheté une caravane de fortune. Sur la même longueur d'onde que notre bande de gitans, nous formons désormais un quatuor soudé que le trop jeune Victor a décidé de quitter rapidement.

Chaque jour est l'occasion de découvrir nos nouveaux colocataires, qui pour la plupart, en tiennent une sacrée couche. Alcooliques, drogués ou paumés ou bien les trois à la fois. Un de nos plus proches voisins est Dave, un vieil Écossais qui pour une raison inconnue a décidé de s'installer dans une caravane moisie au fond du désert alors qu'il posséderait plusieurs maisons. Cinquante kilos tout mouillé, rongé par l'alcool et la drogue, ce vieux con nous cherche des noises dès qu'un bout de plastique atterrit dans son jardin autant dédié au chanvre qu'aux piments. Greg, que tout le monde appelle Jésus à cause de sa barbe et ses longs cheveux, l'a retrouvé un jour dans notre caravane, prétextant qu'il s'était perdu après avoir bien regardé où nous étions. Sorti manu militari avec menaces de cassage de dents, il est revenu quelques semaines plus tard avec un de ses potes pour nous bastonner. Finalement, nous étions dix autour de la table, et il a fini par repartir en menaçant de faire cramer la caravane. Une demi-heure plus tard, nous retrouvions son copain accroché au mât du drapeau français, que Cliff nous avait dit de planter encore plus haut après que Dave l'ait déjà fait brûler une première fois. Le genre de gars qui ne fait pas peur mais qui est tout le temps là à t'emmerder.

La première proposition barbecue-caravane nous avait été formulée par notre charmant voisin grec, souvent absent mais dont la présence est remarquée tant il a tendance à gémir au moindre décibel de trop. Il est vrai que les enceintes et l'alcool (voire les drogues pour les intéressés) sont de sortie chaque soir jusqu'à point d'heure malgré un réveil collectif aux aurores. Nous avons instauré une règle d'or : *“Si tu ne peux pas dormir, c'est que tu n'es pas assez fatigué.”* Et on finit par s'habituer aux enceintes à côté du lit. Bref, pour revenir à notre Grec, un jour où le courant sautait constamment, Greg avait entrepris de débrancher les caravanes avec les climats qui tournaient sans personne à l'intérieur, dont la sienne. Du coup, il a voulu cramer la nôtre. Nos discussions sont donc assez brèves.

Un autre larron, beaucoup plus dangereux et avec qui nous faisons le dos rond s'appelle Simon. Costaud, rasé, bricoleur et accessoirement complètement addict à la méthamphétamine ou plus ordinairement appelée *“ice”* de par sa ressemblance à des cristaux transparents. Entre autres effets indésirables, cette drogue rend complètement bipolaire. Les plombs sautent souvent dans la caboche à Simon et à ce moment-là, mieux vaut ne pas être l'objet de la crise passagère. En plus de son addiction, il est aussi le numéro deux du camp et a tout pouvoir en l'absence de Cliff. Il s'est installé sur place pour de bon avec trois gros bungalows qui sont de loin les habitations les plus salubres de la propriété. Touche-à-tout, il entretient beaucoup les installations communes, et en particulier l'énorme générateur diesel qui alimente en permanence les cinquantes caravanes perfusées à l'air conditionné. Et enfin, c'est un des plus gros revendeur de dope, ce qui le place une fois de plus juste derrière Cliff, à qui il achète sans doute la matière première remontée de Perth en camion.

Dans son entourage, un petit Serbe, Niemi, qui se momifie petit à petit. Également grand consommateur d'ice, il perd lentement, et ses boulots, et ses kilos. Toujours resté sympa cependant. Un couple de Français a plus ou moins subi le même sort et est parti du camp avant de finir trop mal. Un réflexe salutaire.

Une autre junkie, Tina, au visage cadavérique s'est amourachée d'un fugitif échappé pendant une permission que la police vient parfois chercher sans succès. Eh oui, il y a quelques femmes dans ce gourbis. Mais quelles femmes... Nicole, dit le cube, aurait

apparemment payé ses loyers en nature pendant un temps. Avec son visage d'alcoolique et toute cette guimauve l'entourant, il vaut mieux ne pas encaisser de loyer du tout. Enfin, pour abrégé, deux lesbiennes habitent l'entrée du camp et nous promettent quelques soirées mouvementées quand, par exemple, l'une frappe sur la voiture de l'autre avec un bastaing.

Un bon tiers du camp est africain, moitié ghanéens, moitié sud-soudanais, un pays récent très en vogue dans le coin. Presque tous ont émigré clandestinement dans les années quatre-vingt-dix et après milles péripéties ont réussi à décrocher leur nationalité australienne. L'un d'eux, Daniel, est un fervent chrétien pratiquant et un peu secoué sur les bords. Une nuit, sa foi le jette hors de sa caravane, à poil, tremblant, terrorisé. Il vient de se faire *attaquer par le diable* !

Une courte pause dans les dégénérés pour parler de quelques voisins proches. D'abord nos deux voisins des Tonga, deux frères. Ceux qui suivent un peu le rugby savent que *Tonga* évoque généralement un bon quintal, du tatouage et des têtes à pas faire rire. Voilà, les mêmes. Un troisième frangin arrivera sur le tard, encore plus costaud. Ils ont toujours un cousin ou un voisin qui est professionnel de rugby. Ancien rugbyman pro au Japon, Mike a traîné jusqu'ici son frère cadet Sione, encore plus grand et costaud dont la largeur d'épaule n'a d'égale que sa gentillesse. Ce sont nos voisins directs mais aussi nos copains, alors tout va bien.

Un peu plus loin, *Kiwi Pete*. Pete parce que Peter, et Kiwi car il vient de Nouvelle-Zélande dont la mascotte est un oiseau incapable de voler : le kiwi. Ivrogne, grossier, pêcheur indécrottable et misogyne, c'est un des plus sympathiques du camp. Pete est l'archétype du mec qui a eu une enfance traumatisante et qui traîne ça comme une malédiction depuis toujours. Il cache sa misère derrière un humour abrasif et une bonne dose d'autodérision. Il a trois passions : la bière, son chien et la pêche. Il ne se passe pas deux mois sans qu'il aille s'embourber au milieu de nulle part, et fasse appel aux bons services de Cliff pour l'en sortir avant que la marée n'engouffre sa voiture.

Un petit tour en Inde désormais avec Lal (et son pote Vijeh), petit gros moustachu qui n'arrête pas de parler de cul. Un bon client de la maison close à 300\$ la passe à Wedgefield. Très sympa, il nous

laisse faire la fête juste devant sa caravane même quand il travaille le lendemain. Sur demande, on a parfois droit à une grosse marmite de curry. Pas pénible pour un sou, toujours en train de rire, mais copain avec tout le monde. Et dans un camp pareil, ça veut dire que tu n'es pas très franc.

Une autre espèce pas du tout en voie d'extinction dans cette ville : les obsédés sexuels. Deux Belges arrivés quelques mois après nous et qui se sont aussi crus à l'hôtel Ibis. Toujours à se plaindre du moindre pet de travers, du bruit, du confort et de la qualité de l'air et pas foutus de serrer un boulon alors qu'ils travaillent dans la construction... Des champions du monde, branleurs fous dans tous les sens du terme. Pas moyen de faire une blague graveleuse sans les voir disparaître un quart d'heure dans leur caravane... Pourtant, ces deux-là ont souvent obtenu des jobs d'ouvriers qualifiés (*trade assistant*). Ils sont un peu les symboles de cette ville où les boulots ne se décrochent pas au mérite.

Difficile de faire une description exhaustive de tous les cas sociaux recueillis par Cliff, mais on ne peut pas oublier Ernie, un brave type dont on ne comprendra que le nom tellement son argot est incompréhensible.

Le tout est plus ou moins géré par Cliff, ce vieil Australien d'origine irlandaise dont les coups de sang ne passent pas inaperçus. Installé ici avec sa femme Leena depuis bientôt 10 ans pour pêcher, son hospitalité n'a d'égale que sa haine pour la mairie, le gouvernement et BHP, la compagnie minière qui contrôle la ville en soudoyant les premiers cités. Les prix des logements étant volontairement maintenus très élevés, il a décidé d'accueillir, une, deux puis trente ou quarante caravanes/bungalows pour aider les gens. Les 150\$ de loyer par semaine ne servent qu'à payer l'essence du générateur (400\$/jour) et divers travaux sur le camp. Évidemment, la mairie ne voit pas tout ça d'un très bon œil et tente de faire fermer le camp. La raison officielle étant les normes de sécurité alors que personne ici ne s'inquiète de devoir marcher sur le gros câble du générateur pour aller pisser.

On aime encore plus le personnage quand, d'une jolie droite, il ouvre l'arcade de Dave qui réclamait qu'on ne fasse pas la fête un samedi soir. Ou quand il refuse de parler aux représentants de la mairie et qu'il envoie quelqu'un d'autre qui ne leur *éclatera pas la*

tête dans un étau. Ajoutant gratuitement “Ici, on est comme le Boston Tea Party⁸, si j’étais propriétaire du terrain je les attendrais avec un fusil à pompe à l’entrée ! Faut vraiment une très bonne raison en Australie pour que la police entre chez toi !” On ne sera pas étonné de retrouver le garçon accroché à son antenne pour y installer un drapeau de la révolution Eureka, une rébellion de mineurs australiens il y a deux siècles contre les taxes trop élevées du gouvernement.

Au milieu de tout ça, Zeus, un mètre au garrot, le grand dogue allemand de Cliff qui vient se tremper les roubignolles dans le bac à eau croupie derrière notre caravane avant de s’asseoir sur nos genoux, quand il ne court pas après les poules. Le générateur qui tourne jour et nuit pour les climats et les frigos assure le bruit de fond et la poussière qui s’infiltré partout est vite oubliée avec un pack de six entre copains. Car les copains dans des endroits pareils, c’est vachement important.

En l’espace de six semaines, tout le monde dégote un job, la plupart du temps temporaire. Greg me fait rentrer sur le chantier d’une station d’épuration où nous passons nos journées à étendre une espèce de lourd géotextile épais pour tapisser les parois d’une cuvette géante aux bords inclinés à trente degrés. Nous montons et descendons cent fois par jour sous une chaleur écrasante, la combinaison intégrale de la tête au pied. Ma première journée est un enfer et je me retrouve en mode zombie dès la pause déjeuner en me jurant que si le lendemain est identique, je démissionne. Je resterai finalement quatre mois sur ce chantier, à 28\$ de l’heure, jusqu’à me faire embaucher par Ertech, la boîte dont je dépends. Je me retrouve soudainement catapulté à 65\$ de l’heure, 65 heures par semaine. Mais l’idylle s’achève brutalement au bout de six semaines quand le chargé de sécurité du chantier me chope à conduire un compacteur sans en détenir le permis.

Il faut dire qu’on ne rigole pas avec la sécurité en Australie. On est loin de Mad Max ou Crocodile Dundee. Plutôt adepte des lingettes désinfectantes et des distances de sécurité, l’ouvrier moyen est soit bodybuildé, soit gras, recouvert de tatouage, et totalement lobotomisé tous les matins par un briefing sécurité. La journée commence à 6h15 avec un contrôle alcoolémique. Seuil de tolérance : 0. Un quart d’heure plus tard, M. Sécurité ressasse le

⁸ La Boston Tea Party fut une révolte politique à Boston contre le Parlement britannique en 1773.

même discours que la veille sur l'importance d'une bonne hydratation, d'un équipement conforme et du respect strict des règles de sécurité. Son petit plaisir est de terminer par l'analyse d'un accident ayant eu lieu sur n'importe quel chantier australien, les causes, conséquences, façons de l'éviter, la couleur du slip de la victime. On termine le tout par une séance d'étirements obligatoire et nous pouvons enfin passer au remplissage des JSEA (Job Safety and Environment Analysis), un formulaire destiné à analyser les risques inhérents à chaque tâche. Par exemple pour travailler près d'une pelle mécanique, il faut se farcir un JSEA "Excavating" où il faut décortiquer minutieusement tous les risques encourus et une façon de les minimiser. Par exemple :

"Monter dans la pelle : risque de glissade, chute. Risque modéré. Faire attention, porter ses équipements de sécurité, assurer trois points de contacts pendant la montée."

Faire le plein d'essence, creuser un trou, garer la machine, autant d'activités à haut risque. Si vous êtes de corvée de balayage, vous n'y réchapperez pas et le JSEA s'appellera "Manual handling".

La journée est déjà bien entamée, mais avant de se mettre sérieusement à travailler, il faut tout de même remplir un petit *Take5*, une fiche bristol au même contenu que le JSEA mais en plus court. Ceux-ci sont à remplir tout au long de la journée dès qu'on change de poste ou d'outil, histoire de bien être conscient des risques inhérents à chaque situation. À la fin de la semaine, M. Sécurité fait le point sur les mauvais élèves qui n'ont pas rempli assez de *Take5* et félicite publiquement les premiers de la classe qui ont souvent droit à un petit cadeau pour leur zèle. Triste spectacle.

Il est déjà 8h et on ne déplore encore aucun blessé grâce à toutes ces mesures de sécurité. Chaque conducteur de machine a évidemment son *Ticket* (équivalent du CACES) sur lui, mais aussi sa *Verification of Competency*, un examen passé en interne par la boîte sécurité au cas où les opérateurs auraient trouvé leur permis dans un Kinder Surprise. Les Tickets ne s'arrêtent pas à la conduite des engins. Il en faut aussi pour tenir un panneau Stop mobile ou placer des cônes de chantier, travailler dans une cuve, en haut d'un escabeau, souder, accrocher quelque chose au bout d'une grue ou encore disquer un parpaing.

⁹ Travail manuel.

Une fois dans l'action, il faut rester vigilant et être prêt à sortir son carnet de "*Hazard Card*". On remplit donc une "carte danger" à chaque fois qu'un évènement sournois fait son apparition. Une tranchée non balisée, un râteau par terre : Hazard card ! La délation est également encouragée pour dénoncer le pauvre qui ne porterait pas sa paire de lunettes de soleil pour aller pisser. Il en va de même pour tout ce qui concerne la tenue réglementaire. Casque avec collerette pour protéger du soleil, chemise manches longues et pantalon à bandes réfléchissantes même si nous ne travaillons qu'en journée. Evidemment, gants et chaussures de sécurité sont un incontournable de la mode été-été à Port Hedland.

La fin de semaine se fête avec une petite réunion bonus appelée *Toolbox Meeting* basée sur un thème particulier, par exemple, comment faire une marche arrière. À coup d'amalgames grossiers, vidéos au ralenti et musique larmoyante, on apprend qu'un conducteur inattentif au travail est le même à la maison et est un danger permanent pour sa progéniture. Le pire dans tout ça, c'est que tout le monde participe.

Dans le même laps de temps, Ariel nous a rejoints à Port Hedland. C'est une collègue de travail du restaurant de Perth. Après lui avoir expliqué cent fois que le Pilbara n'était pas fait pour elle, la voici qui débarque bien décidée à travailler dans la construction, du haut de son mètre et demi. On s'acoquine et nous repartons tous les deux dans le bungalow de Simon avec qui la relation de voisinage se passe assez bien grâce à la bonhomie d'Ariel. Les journées au camp n'en restent pas moins mouvementées, souvent agrémentées d'insultes et menaces de cassage de gueule. Il ne se passe pas une semaine sans que le générateur ne tombe en panne, en général le dimanche après-midi lorsque tout le monde se repose au frais dans les caravanes. Alors on se retrouve de nouveau dehors et on chante "*C'est déjà beaucoup mieux que si c'était moins bien*" en buvant des coups pour se remonter le moral.

De temps à autre, des invités s'incrument quelques jours pour découvrir notre joyeux camp de gitans. C'est ainsi que nous rencontrons pour la première fois Cédric et Clémentine, la fille du maire de notre village, qui a bien dû se demander où elle atterrissait ! D'autres sont des auto-stoppeurs récupérés sur le bord

de la route, ou via couchsurfing¹⁰, où nous avons gracieusement inscrit notre caravane.

Quasiment arrivés à la fin de notre visa, la vie mouvementée du Speedway est devenue une routine agréable, usante, déroutante. Tous ces tarés et cette violence sont devenus habituels et nos situations financières assez bien établies après des mois de galères. L'idée totalement illusoire à notre arrivée, de prolonger notre séjour dans cet environnement chaotique est aujourd'hui en train de nous titiller. Et si nous restions une année de plus profiter des largesses salariales australiennes ?

¹⁰ Couchsurfing : site internet permettant d'héberger les voyageurs gratuitement. Nous nous étions inscrits et hébergions quelques personnes dans notre caravane.